

Un fiché S bienvenu

Elle se dirigea lentement vers le bureau présidentiel. Il était plus de 21 h. Elle n'avait pas le droit d'y entrer quand son amant y travaillait mais elle savait comment entrebâiller sans bruit l'une des portes. Elle avait alors une vue oblique sur le centre de la pièce. Il était là, assis, un stylo à la main, suivant ligne à ligne un texte, sans doute celui du discours qu'il devait prononcer le lendemain soir à l'Assemblée Générale de la Fédération des socialistes corréziens (il en restait quelques-uns). Un peu en arrière, sur une chaise en velours rouge, elle vit son casque de moto. Elle referma la porte et courut jusqu'à sa chambre. Elle se jeta sur son lit, éclata en sanglots. « Le salaud, le salaud, il sort encore ce soir, et pour aller sauter qui ? ». Elle se sentait de plus en plus délaissée, malgré tous ses efforts pour être une amante parfaite, une femme amoureuse prête à tout...

La colère qui couvait en elle depuis plusieurs semaines la taraudait jusqu'au fond des tripes. Il fallait que le scandale éclate. Ce n'était pas aux journaux à laisser entendre que le Président se rendait chez telle ou telle actrice, journaliste ou chanteuse, ce qu'elle découvrait le lendemain. Comme il ne répondait jamais à ses questions, elle devait agir par un acte fort, qui lui ramènerait son amant ou l'en éloignerait à tout jamais.

Comme la veille et les nuits précédentes, elle imagina de multiples scénarios, certains réalistes et cruels, d'autres farfelus et idiots. Ce soir elle se persuada qu'il lui fallait en terminer une bonne fois pour toutes. Au pire elle se retrouverait en prison pour quelques années, mais elle se serait vengée.

N'arrivant pas à trouver le sommeil, elle saisit son pistolet (avec silencieux) qu'elle conservait près d'elle depuis un tragique incident au cours d'un reportage dans les bas-fonds de Naples. Elle se dirigea à nouveau vers le bureau présidentiel mais y entra silencieusement par la porte située dans le dos du Président. Elle avait imaginé lui crier une phrase vengeresse avant de tirer mais aucun son ne sortit de sa gorge sèche. Il était là, dans son costume bleu. Il tenait un crayon dans sa main tout en sifflotant mezzo voce un air d'opérette. Elle visa plein dos et tira deux fois. Il tressauta bizarrement et s'effondra par terre, le nez dans la moquette. Elle remarqua alors que le casque, sur la chaise rouge, n'était pas celui du Président. Dans un dernier soubresaut l'homme se retourna. Ce n'était pas le Président ! même si tout : le front, la calvitie naissante, les lunettes, le double menton...pouvait le laisser penser. Qui donc avait-elle tué ? Quel sosie, là devant elle, se vidait ainsi de son sang ?

Elle regagna sa chambre en vitesse et en tremblant, rangea son pistolet et, incapable de s'endormir, enchaîna les exercices respiratoires qui, habituellement, calmaient ses angoisses.

Elle entendit 3 h sonner à l'horloge du couloir. La lumière s'alluma brusquement et elle vit, devant elle, un Président pâle comme un mort. Il voulait lui parler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il s'assit sur une chaise, la tête entre les mains.

- Mais que se passe-t-il mon chéri ? murmura-t-elle
- Tu n'as rien entendu ?
- Non, pourquoi me poses-tu cette question ?
- On a voulu me tuer.
- Oh ! quand et comment ?

- Cette nuit, dans mon bureau.
- Mais c'est incroyable. Qui a pu tenter cela ?
- Reste là, je vois la question avec le service de sécurité.
- Non, je viens.

Elle s'habilla et gagna le bureau. Le Président s'y tenait, appuyé contre un des murs. Deux gendarmes, gantés de blanc, avaient étendu par terre le corps du mort et en fouillaient les poches. Un portefeuille, une boîte de joints, des stylos, des clés et un paquet de cartes de visite.

L'officier de sécurité avait extrait du portefeuille une carte d'identité qu'il montra au Président :

- Le connaissez-vous ?
- Non, jamais entendu ce nom.
- Il a une certaine parenté physique avec vous.
- Vous trouvez ?
- Eh bien...
mais le regard glacial du Président le fit taire.
- Nous allons enquêter sur lui.
- Ne serait-il pas plus simple de dire qu'un cambrioleur a été surpris dans mon bureau
- Et...
- Et que son attitude menaçante vous a amené à l'abattre ?
- La Justice, la police et la presse demanderont des détails, beaucoup de détails. Nous sommes à l'Elysée, symbole de la République.

Un lourd silence s'était installé pendant que les deux gendarmes enveloppaient le corps dans une grande housse grisâtre, qui fut emmenée à la morgue par l'ambulance de l'Elysée.

L'affaire ne pouvait pas rester secrète. Qui la révéla ? on ne le saura jamais avec exactitude mais dès le soir les médias en firent leur Une. Un crime à l'Elysée ! L'enquête fut rapide. Le mort était un intermittent du spectacle qui faisait de la figuration muette dans des films et des shows télévisés. Parmi les cartes de visite trouvées sur lui figuraient plusieurs actrices bien connues, dont certaines étaient proches du pouvoir. Son trousseau de clés contenait celle d'une porte a priori non utilisée dans l'aile ouest du Château. Ainsi pouvait-il entrer tard et, ni vu ni connu, gagner le bureau présidentiel pour y simuler la présence du Président pendant certaines sorties nocturnes. Voilà un rôle, sans doute bien rémunéré, auquel il devait être habitué.

Ce scénario, vraisemblable, n'apportait cependant pas de réponse à la question : mais qui l'a tué ?

Tous les présents à l'heure du crime, donc vers 1 h du matin, furent recensés et interrogés, mais sans résultat. L'audition de la maîtresse du Président, toute en larmes, fut écourtée et elle fut même emmenée, sur avis médical, dans une maison de repos.

Un examen minutieux du portable du mort permit de trouver un message vocal très court : « Go », le soir du meurtre à 21h42. Or les enregistrements de la sécurité disaient qu'à la même heure le Président avait quitté l'Elysée en scooter. Il avait donc certainement donné lui-

même le feu vert à son sosie pour qu’il vienne prendre sa place. Mais rien pour le retour. Bizarre, sauf qu’une des deux balles avait fait exploser le portable, qui n’avait donc plus rien enregistré.

Le Président donna alors ses instructions, qui furent suivies à la lettre.

Dans un premier temps, un communiqué annonça qu’un garde du corps du Président avait été mortellement blessé en s’interposant face à un individu armé qui menaçait le Président. Il avait réussi à s’enfuir et était activement recherché.

Deux jours plus tard, la police révéla qu’un chauffard, pris en chasse sur l’A6 pour excès de vitesse, s’était retourné et tué. C’était un repris de justice fiché S. A bord de son véhicule, on avait retrouvé des drogues et plusieurs armes, dont le pistolet qui avait servi à tuer le garde du corps du Président. Cela conforta la thèse d’un attentat (non encore revendiqué) ordonné par l’Etat Islamique, pour se venger des attaques aériennes françaises en Syrie et en Irak. Le chapitre était clos, ou presque...

* * * * *

Le Président se rendit incognito à la Résidence où sa maîtresse se reposait. Il lui raconta l’accident de l’autoroute A6 et, innocemment, lui demanda ce qu’elle avait fait de son pistolet. Elle pâlit terriblement.

- Alors, lui dit-il calmement, nous n’en parlerons plus mais je te demande de quitter l’Elysée et d’annoncer toi-même, en termes discrets, ta décision.
- Merci, merci mille fois.